

## UNE REVANCHE

Dernier descendant d'une noble et vieille famille de Bretagne, mais triste et sauvage de caractère, le baron Herval de Vasouy ne s'était décidé à se marier que sur le tard, après avoir perdu tous les siens et pour assurer la continuation de sa race.

La jeune femme qu'il avait épousée étant morte la première année de son mariage, en mettant au monde un fils, le baron s'était alors enfermé dans son château de Vasouy vieux manoir féodal, situé sur la côte bretonne, au milieu d'un village pêcheurs dont les cabanes restaient presque désertes huit mois sur douze, les pères, les maris et les fils partant tous pour la pêche de Terre-Neuve.....

Depuis six ans, le baron Herval vivait donc ainsi, presque seul et se consacrant exclusivement à l'éducation de ce fils unique dont la santé délicate lui inspirait toujours mille inquiétudes.

Or, ce jour-là, assis devant sa table, au milieu de la grande salle gothique sur les murs de laquelle s'alignaient, graves et sévères, en leur cadres boisés, les portraits de tous ses ancêtres, le baron Herval feuilletait un manuscrit, quand soudain un joyeux voix cria du dehors :

Père ! père !  
Le baron se levant aussitôt marcha vers la fenêtre l'ouvrit et regarda.

Devant lui, sur la pelouse qui s'étendait au pied du château, un enfant, un garçonnet de sept ans, frêle et joli comme une fille avec ses long cheveux bouclés poursuivait un caniche. Le chien jouait, sautait, bondissait, sans jamais se laisser attraper. L'enfant riait, tout essoufflé.

A cette vue, le visage austère du baron s'éclaira d'un sourire et, d'une voix pleine de solitude :

Ne vous pas si fort, André, dit-il alors, tu vas te fatiguer !

L'enfant s'arrêta et levant vers le baron ses jolis yeux bleus :

Oh ! père, si tu savais ! fit-il c'est Tom qui m'a pris ma balle et qui ne veut pas me la rendre !

Et comme le chien revenait sauter autour de l'enfant la poursuite recommença.

La baron Herval, resté debout près de la fenêtre, les regardait, pontif, lorsqu'une voix respectueuse le tira de sa contemplation :

Pardon, monsieur le baron, dit un domestique en s'inclinant, mais c'est la Jacqueline, la femme au père Houdent qui désire parler à monsieur.

Charitable au besoin, mais d'une nature hautaine, le baron recevait jamais les pauvres lui-même. Il répondit donc d'une voix brève :

Dites-lui qu'elle s'adresse à mon intendant. Il verra ce que je puis faire.

Mais la porte s'ouvrit brusquement et une femme entra, à demi folle, tremblante les mains jointes :

— Oh ! monsieur le baron, ayez pitié de mon enfant, mon pauvre petit garçon, va mourir si vous ne m'aidez pas à le sauver !... il a la fièvre, il nous faut cent francs pour faire venir le médecin de la ville, et nous n'avons rien !... Oh ! nous vous le rendrons, monsieur le baron !... Voyez-vous, si nous vous demandons c'est que nous n'avons pas eu de chance ! Son père n'a pas pu partir cet hiver avec les autres, pour la pêche !... Puis la maladie du petit est venue !

Nous avons tout dépensé !... Et il n'y a que le médecin qui puisse le sauver !... Mais il faut qu'il vienne tout de suite !... Ayez pitié de nous monsieur le baron, aidez-nous !... Nous sommes des honnêtes gens, nous vous le rendrons !... Mais ne laissez pas mourir mon pauvre petit garçon !... Il n'a que quatre ans et il est si gentil !... Si vous l'aviez vu,

vous auriez pitié pour-sur, mon sieur le baron !

Elle parlait d'une voix entre-coupée, étouffant, bégayant et pleurant à chaque mot. Le baron Herval la toisait, dédaigneux et ne comprenait guère ce que lui racontait cette femme. Il haussa les épaules et se reculant légèrement car la pauvre malheureuse, le touchait presque avec ses mains tendues et suppliantes :

— Adressez-vous à mon intendant, dit-il sèchement.

Puis, se tournant vers le domestique :

— Quant à vous, Jean, ajouta-t-il, je vous renverrai si vous laissez ainsi forcer ma porte par la première venue.

Et soulevant une portière, le baron gagna la pièce voisine.

La malheureuse mère se redressa chancelante, et la voix haineuse :

— Oh ! si mon petit meurt, le bon Dieu me vengera, dit-elle.

Le lendemain, la cloche de l'église tinta et réunit bientôt derrière le cercueil de l'enfant mort toutes les femmes du village. Quelques vieux pêcheurs suivaient aussi, hochant la tête tristement.

La Jacqueline avait voulu accompagner son petit jusqu'au cimetière ; elle marchait maintenant, tout pâle, les lèvres serrées.

Son mari, le père Houdent, se tenait à côté d'elle, la tête courbée, et sa robuste poitrine soulevée de temps à autre par un long gémissement.

Les femmes cachaient entre elles, à voix basse.

— Pauvre Jacqueline, disait l'une ; elle aurait mieux fait aussi de s'adresser à l'intendant. M. le baron n'aime pas qu'on lui parle à lui-même.

— C'est égal, disait l'autre. Les Houdent sont de braves gens, il aurait bien pu les aider.

Quand tout fut terminé et que la dernière goutte d'eau bénite eut été jetée sur la tombe, la Jacqueline eut une nouvelle crise de désespoir et s'abattant près de la terre nouvellement remuée :

— Oh ! mon petit, mon pauvre petit, gémit-elle, dire que si l'on avait voulu, tu serais peut-être sauvé !.....

Les jours suivants le village reprit son train de vie habituel. Les femmes cousant et reprisant ; les vieux fumant leur pipe au frileux soleil d'avril et les enfants guettant déjà, au lointain, sur la grande mer, la première voile annonçant le retour annuel des pêcheurs.

Le baron Herval n'avait pas même su la mort du petit Houdent, absorbé qu'il était à présent par les études de son élu. L'enfant ayant soudain pris des forces sous l'influence du printemps, le baron avait voulu en profiter pour commencer son instruction, et tous les matins, une leçon de lecture faisait désormais se pencher sur le même livre, la tête grisonnante du père et la tête blonde de l'enfant.

L'après-midi le petit André avait sa liberté, liberté dont il profitait souvent pour se sauver hors du château et pour aller jouer sur la grève avec les autres enfants du village ; escapade hardie que les domestiques cachaient d'ailleurs au baron Herval.

Donc, un des premiers jours de mai, le petit André s'ennuyait dans le château avait cru à propos de gagner le bord de la mer. Tom, son caniche, l'avait suivi, et tous deux s'amusaient à creuser le sable, l'enfant avec sa pelle, le chien avec ses pattes, en attendant l'arrivée de leurs camarades habituels.

Mais le ciel était sombre, la mer houleuse et, plus expérimentés que l'enfant du châtelain les enfants du village prévoyant un orage ne vinrent pas ce jour-là.

Alors, au bout d'une heure, le petit André s'ennuya et se mit en quête de distractions. Il en trouva bien vite une. Un bateau était là, amarré au bord du rivage ; ce serait bien amusant de monter dedans. Et l'enfant, inconscient du danger, sauta dans la frêle embarcation, non sans mouiller quelque peu ses fines bottines dans l'eau de la mer.

Puis quand il fut installé dans le bateau, bien assis sur le banc, ses cheveux blonds fouettés par le vent le petit André

appela Tom. Mais le bon caniche n'aimait pas l'eau ; il allait et venait maintenant sur la grève, inquiet de voir son jeune maître si loin, car la barque, secouée et soulevée par les flots, s'éloignait de plus en plus du rivage, tirant avec force sur son amarre.

L'enfant, lui, tout joyeux de se sentir balancé sur l'eau, riait et criait :

Viens donc, Tom, viens donc, poltron.

Mais lorsque les nuages brusquement amoncelés eurent obscurci le ciel et lorsque le premier grondement de tonnerre eut déchiré les airs, la scène changea.

L'enfant prit peur, courant affolé dans la barque et se penchant imprudemment à droite et à gauche, en appelant "mon père" d'une voix angoussée, tandis que le chien hurlait lamentablement.....

Pendant ce temps, au château, le baron Herval achevait sa correspondance, quand un coup de tonnerre plus violent que les autres le fit soudain tressaillir. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait entendu la voix d'André, cette voix joyeuse, si douce à son cœur attristé.

Où est mon fils ? demanda-t-il.

Le domestique balbutia : Monsieur le baron M. André s'est égaré, mais on est parti à sa recherche.

Le baron se précipita.

Eloigné ! Et où ? Et comment ? En une minute, sur l'ordre du baron, le château et le parc furent parcourus et fouillés en tous sens, mais vainement, hélas !

Alors quelques-uns des domestiques descendirent vers le village, tandis que mu par un pressentiment, le baron Herval se dirigeait vers la mer avec les autres. A peine arrivaient-ils sur la grève, qu'un cri, un long cri de détresse leur parvint, recouvert aussitôt par le tumulte des vagues qui mugissaient furieuses et déchaînées.

— André ! André ! cria le baron. Mais rien ne lui répondit. Une vague venait de faire sombrer la barque, emportant en son reflux le corps de l'enfant évanoui.....

Mon fils ! mon fils ! sanglota le baron Herval, en cherchant à se précipiter au secours de l'enfant.

Mais ces gens le retinrent. Oh ! monsieur le baron, ce serait une folie ! Vous y trouveriez la mort sans le sauver ! Attendez plutôt ! On vient !

Toute le village arrivait en effet, prévenu de la disparition du petit André et divinant le danger qu'il courait.

Le baron se tourna vers les arrivants et leur montrant le corps balotté par les vagues :

— Ma fortune à qui le sauvera ! s'écria-t-il.

Mais nul ne s'avança. Les domestiques ne savaient ni ramper ni nager. Les vieux pêcheurs seconnaient la tête ; ils n'osaient pas tenter l'aventure ; la mer était mauvaise ; on ne tiendrait pas en barque ; il fallait de bons bras et tous les gens solides étaient à Terre-Neuve.....

Il y eut un silence effrayant. Le baron répéta, désespéré : Ma fortune à qui le sauvera !.....

Pas besoin d'argent, monsieur le baron, fit alors une grosse voix essoufflée. On le sauvera bien pour rien !.....

Et le père Houdent qui, prévenu le dernier, accourait en toute hâte du village, écarta les gens, et retirant sa vareuse, s'avança bravement au bord de l'eau guettant le moment favorable pour se jeter à la nage.

Le baron, devant ce dévouement, rougit en se rappelant son refus du mois précédent et le cœur remué.

Houdent, fit-il, voulez-vous me faire l'honneur de me donner la main ?

Le brave marin tendit les doigts ; mais au moment où le baron s'avancait pour les presser, une femme se jeta entre eux et d'une voix rude :

Houdent, déclara-t-elle, tu es mon homme, je n'ai que toi.

Tu n'appartiens et je te défends de risquer ta vie pour sauver l'enfant de cette femme ! Il ne le mérite pas, puisqu'il a laissé mourir le nôtre ! C'est Dieu qui le punit de son manque de cœur !.....

Et la Jacqueline, — car c'était

elle, — cherchait à entrainer son mari.

Les assistants frémissaient, tant la rancune de cette femme semblait vivace !.....

Le baron Herval, atterré, courba la tête devant cette haine de mère !.....

L'enfant semblait perdu !

Mais Houdent repoussa doucement sa femme et, d'un ton simple :

Ma Jacqueline, fit-il, c'est mon devoir ! Je suis le seul qui puisse sauver l'enfant ; je le sauverai !

Et il se lança au-devant des vagues écumeuses.

La scène avait à peine duré une minute, mais le péril était si imminent pour l'enfant et l'angoisse avait été si forte chez les femmes que toutes tombèrent à genoux, instinctivement, priant avec ferveur pour le salut du courageux sauveur.....

Trois fois le père Houdent fut emporté par les flots, trois fois il les surmonta, nageant toujours avec intrépidité vers le corps de l'enfant.

Lorsqu'il eut enfin atteint son but, un long cri de délivrance s'éleva du rivage, et lorsque pâle, épuisé, il sortit de l'eau et vint ensuite déposer l'enfant entre les bras de son père, des acclamations le saluèrent. Puis, lorsque le petit André eut ouvert les yeux, sous les soins empressés des femmes le baron Herval de Vasouy tendit les bras au sauveur de son fils, et, à haute voix :

Houdent, dit-il alors, voudrez-vous désormais être mon ami ?

Le pêcheur eut un bon rire et rendant son étreinte au gentil-homme.

Ma foi, oui, monsieur le baron, j'aime mieux cela que de l'argent !

Et comme la Jacqueline restait farouche et répétait toujours :

Il a laissé mourir mon petit ! Le mari s'approcha d'elle et l'embrassant affectueusement :

Va, notre femme, console-toi, le bon Dieu nous en redonnera un autre pour nous récompenser d'avoir fait notre devoir !.....

Et le baron Herval de Vasouy déclara, solennel :

Alors, votre fils sera le frère de mon fils !

## LA LECTURE.

Mesdames et Messieurs,

L'enseignement de la lecture est généralement la branche la plus négligée du système d'instruction, si l'on compte pour quelque chose l'éducation et l'instruction que l'on peut faire en enseignant la lecture d'une manière entière sous tous les rapports. J'ose me présenter devant vous pour vous parler sur l'enseignement de la lecture, mais j'en sens de la confusion puisque c'est un sujet qui est au-dessus de mon pouvoir de traiter. Sans vouloir attribuer l'habileté d'enseigner mes amis instituteurs sur les règles à suivre pour mener l'enseignement de la lecture à perfection, je citerai quelques réflexions qui pourront vous donner des notions qui, mises en pratique, produiront toujours des résultats assez heureux.

D'abord, prenons l'enfant qui sait déjà lire mais qui n'a point reçu les instructions sur la manière de bien lire. Généralement il commencera sur un haut ton, assez souvent un monotone choquant, et cette affectation ressemble beaucoup à une application de musique de sa propre composition. Il continuera sur ce même ton, ne s'arrêtant pas aux virgules si ce n'est que quand la respiration lui manque, toujours avec cette monotonie dont le cœur rougirait, et s'il ne passe pas les points pour s'arrêter entre un article et le nom qu'il détermine, en s'y arrêtant sa voix souffre une modulation qui écorche les oreilles.

Ces défauts sont très difficiles à corriger, et ils demandent de la part de l'instituteur une grande persévérance et un tact habile pour les combattre. Il n'est pas nécessaire que je dise plus des défauts dans la lecture, mais peut-être qu'avec mon peu d'expérience je pourrais suggérer quelques idées profitables.

Je vais donc tâcher de mettre devant vous la méthode que je crois la plus avantageuse d'enseigner la lecture, et vous verrez que je veux vous dire qu'on doit non seulement enseigner la manière de bien lire, mais aussi faire la lecture raisonnée et instruire les enfants, c'est-à-dire orner leurs esprits de connaissances utiles. Mes remarques s'appliqueront également

l'anglais comme au français.

On ne doit pas s'attendre à ce que les enfants puissent comprendre chaque mot, chaque phrase de la leçon qu'ils prépareront à la maison pour lire le lendemain. L'instituteur devra éviter de leur donner une longue leçon parce qu'il lui faut toujours tendre mon à ce qu'ils lisent bien long, mais correctement.

Il ne doit pas se contenter de leur désigner une leçon et de leur recommander de la bien apprendre, parce que même si c'était suffisant, cette recommandation deviendrait quelque chose de peu de sens à force d'usage. Il doit leur expliquer cette leçon et leur en parler longuement surtout si c'est pour la première fois qu'ils vont l'étudier, et comme il arrive assez souvent que quelqu'un n'était peut-être pas en classe quand cette leçon fut étudiée auparavant, si elle le fut jamais, il ne perdra certainement pas son temps en leur donnant encore quelques explications.

S'il connaît la biographie de l'auteur il doit leur raconter les incidents les plus remarquables de sa vie. Il leur fera aussi remarquer ses sentiments, son habileté littéraire et ses principaux ouvrages. Ensuite vient le sujet de la leçon. Une explication des quelques mots qui forment le sujet d'une leçon, est quelquefois tout ce qui est nécessaire pour leur faire comprendre, d'une manière plus ou moins vague sans doute, tout ce que l'auteur a l'intention de traiter.

L'instituteur ayant lu et étudié cette leçon à un temps quelconque, pourra expliquer les idées émises par l'auteur si c'est une anecdote il lui faut lui raconter quelque chose qui se rapporte au pays où l'événement avait lieu, afin de mieux éveiller leur curiosité. Connaissant toutes les parties de cette leçon il sera en état de leur expliquer les mots rares ou difficiles en donnant l'étymologie de ces mots quand il le peut afin de les rendre plus intelligibles, aussi bien que certaines phrases obscures qui sont au-dessus de l'intelligence des enfants.

La similitude et la métaphore sont deux figures de discours qu'il fera toujours bien de présenter à l'esprit des enfants. La similitude, n'étant rien qu'un comparaison qui établit le rapport ou la conformité qui existe entre deux choses, sera toujours comprise avec facilité mais, il ne laisse pas toutefois d'être intéressante et le plus souvent instructive. Par exemple je citerai :

Comme un soleil ardent répandant sa lumière. En passant il console la pauvre chaumière. Si l'on ne prend pas le soin de leur faire remarquer toute la sublimité de cette comparaison, il est fort à craindre que les enfants ne s'en aperçoivent pas. Il y a beaucoup à dire sur l'effet bienfaisant d'un soleil ardent, aussi sur l'effet comparativement semblable que produit la visite du missionnaire. Alors les enfants apprécieront la similitude dans toute sa valeur.

La métaphore est une fleur de rhétorique dont la faible intelligence des enfants est souvent incapable de comprendre le sens. Puisque dans la métaphore le mot est transporté ou les mots sont transportés du sens propre au sens figuré il faut leur faire remarquer les deux sens, le propre et le figuré afin qu'ils aient le véritable sens, et qu'ils reconnaissent la force et l'éloquence de ces mots. Par exemple : Il sait faire gronder sans craindre leur colère sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu. Il est tout possible que les enfants ne comprendraient pas ou comprendraient le contraire du sens du mot "foudre" parce qu'il est ici au sens figuré.

Leur ayant fait comprendre cette leçon du manière générale, sans s'être donné la peine de les informer de ce qu'ils pouvaient comprendre eux-mêmes, l'instituteur pourra être certain que cette leçon sera étudiée s'il existe chez les enfants le moindre germe de l'amour de l'étude, ce qu'il ne doit pas manquer de développer, non pas en leur disant qu'il leur fera aimer l'étude parce que alors quelque uns pourraient se résoudre de le contraire, mais en faisant souvent appel à ce qu'ils connaissent déjà, en leur faisant raconter dans une espèce d'examen oral ce qui se rapporte à quelques incidents ou quelque sujet qu'ils ont étudiés depuis quelque temps, enfin en leur donnant des occasions fréquentes de développer et d'exercer leurs facultés intellectuelles.

Mais c'est surtout quand vient la lecture de cette leçon que l'instituteur a besoin d'exercer une grande surveillance et déployer toute son énergie

veillance et déployer toute son énergie

Ce dont il doit s'occuper en premier lieu est de ce ton de voix qui ne manquera jamais d'être assez mauvais si les enfants n'ont pas été enseignés dans les règles nécessaires pour bien lire. Généralement le ton sera perçant, languissant, échantant et invariablement monotone. Or, bien souvent, on entend lire dans ce ton vicieux, que les enfants prennent toujours parce qu'ils croient que la lecture doit être faite dans un ton différent du parler, et l'on a la bonté de les laisser continuer leur inintelligible lecture en s'en occupant le moins du monde, tandis que si on les entendait parler de cette façon, on serait ébranlé d'étonnement.

Pourtant il est bien vrai que lire c'est parler sa lecture. Les enfants doivent lire d'un ton modéré qui soit tout à fait naturel, sans aucune affectation. Il faut pour cela commencer par leur faire lire des phrases séparées et les faire répéter jusqu'à ce qu'ils s'expriment dans un ton propre au sens de ce qu'ils lisent. On gagnerait beaucoup dans ce but en leur faisant lire et même apprendre par cœur des dialogues comiques.

Il faut leur faire observer les pauses indiquées par les signes de ponctuation.

La virgule est le moindre de tous les signes de ponctuation et la pause qu'elle indique est par conséquent la plus courte, mais ce n'est qu'une intelligence parfaite du sens des phrases qui puisse déterminer l'inflexion de voix qu'ils doivent donner en s'y arrêtant.

Le point-virgule est une très-forte ponctuation qui équivaut souvent au point. L'inflexion de voix est généralement la même qu'au point, quoique la pause ne doit pas être aussi longue.

Les deux points annoncent une citation ; ils doivent faire l'annonce dans un ton plus bas que la citation et s'arrêter aux deux points comme au point mais faire la pause d'une plus courte durée.

[La suite à la deuxième page]  
André Duroy, in

## HAYING &amp; HARVESTING machinery.

All in need of Haying and Harvesting machinery will save money by buying the

## Massey-Harris

goods. The quality of these goods are beyond question.

We are bound not to be undersold.

Warehouses at

TIGNISH & ALBERTON

Our popular agent M. M. Christopher has charge of the Tignish warehouse, and will promptly attend to the wants of the Public.

Binder Twine at cheapest rates. BUGGIES & ROAD-CARTS always on hand.

Best Goods and Best Bargains to be had from

James P. Cunningham.  
11 13 93

AUX SECRETAIRES DES COMMISSAIRES D'ECOLLES

Nous avons en mains une quantité "d'Assesentsem Bills" pour Taxes Prix modérés.

## DETECTIVE

We want a man in every locality to act as private Detective under our instructions. Experience unnecessary. Stamp for particulars.

NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Indianapolis, Ind.

Ripans Tabules nest liver touca.

Ripans Tabules cure jaundice

Ripans Tabules cure dyspepsia.